

Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Imágenes en movimiento, 2005

Boris Jeanne

Whisky

De Juan Pablo REBELLA et Pablo STOLL, Uruguay,
2003, 1h40.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Referencia electrónica

Boris Jeanne, « Whisky », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Imágenes en movimiento, 2005, Puesto en línea el 09 février 2005. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index613.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index613.html>

Document généré automatiquement le 04 octobre 2009.

© Tous droits réservés

Boris Jeanne

Whisky

De Juan Pablo REBELLA et Pablo STOLL, Uruguay, 2003, 1h40.



- 1 Le clown blanc ne sourit jamais, pourtant il est drôle. On force les protagonistes de *Whisky* à sourire, mais on n'est jamais sûr d'avoir vraiment le droit de rire devant cette histoire simple de vies bien réglées, dérangées par un intrus, à mi-chemin entre *Théorème* (pour l'intrus) et René Girard (pour le triangle amoureux) transportés à Carrasco, petite ville d'Uruguay. Tout cela filmé façon Kaurismaki.
- 2 Un cinquantenaire bourru y fabrique des chaussettes avec deux employées, et Marta son contremaître. Les réalisateurs s'appliquent à nous montrer l'inflexible retour au même de chaque journée – on pourrait se croire dans un pastiche du *Jour sans fin* d'Harold Ramis. Le frère du patron va bientôt arriver pour la cérémonie de crémation de leur mère, un an après les funérailles auxquelles il n'avait pu assister. Pour ne pas perdre la face devant son cadet émigré au Brésil avec une belle blonde et de beaux enfants, le patron propose à Marta d'emménager quelques jours chez lui et de se faire passer pour sa femme. Ce mensonge va fatalement les rapprocher, au moins sur une pseudo-photo de mariage où le patron est bien obligé de sourire. Son quotidien est profondément affecté par l'arrivée chez lui de cette femme – et de ce frère qui fait aussi des chaussettes au Brésil, mais bariolées. Les choses se corsent quand il les invite à Piríapolis, station balnéaire déglinguée sur la route de son retour au Brésil.
- 3 Cet odysée en voiture nous offre les seuls plans mobiles du film, car tout le reste de la mise en forme est à l'image de la vie du patron qui ne sourit jamais : économie de moyens et symétrie à outrance. Il n'allume jamais la lumière d'une pièce sans avoir éteint auparavant celle de la pièce d'où il sort, même s'il faut plonger Marta dans le noir au passage. Ils se livrent tous les jours à une comédie des apparences rigoureusement identique, que la réalisation appuie en montrant deux, trois ou quatre fois si nécessaire le même plan filmé autant de fois : l'arrivée devant la grille de l'usine, la levée de cette grille, l'allumage des machines par le patron pendant que les employées se changent, et Marta qui apporte son thé au patron, unique moment de dialogue de la journée (« ¿ Permiso ? », « ¡ Si ! », *end of transmission*). La photographie est volontairement terne, surtout à Piríapolis où les boiseries des grands couloirs de l'hôtel sans charme n'offrent aucun reflet à la lumière de contre-saison – si tant est qu'il y ait une

saison dans cette région d'Uruguay. Les seuls moments où la pellicule s'allume sont d'un kitsch sévère : ainsi d'une scène mémorable de karaoké avec une gamine de douze ans et un animateur à gilet en peau, coiffé façon *mullet*.

- 4 Surtout, *Whisky* ne propose aucun plan sans un détail vétuste, sans un élément usé, sans un espace corrompu par l'usure. Même les chaussettes neuves qui tombent de la machine de l'usine de Carrasco semblent déjà avoir été portées. Cette vétusté évidente dans les appartements et dans l'hôtel se retrouve sur les visages du patron et de Marta. On aimerait croire qu'une histoire est encore possible entre ces peaux burinées par le temps, surtout quand se met en branle l'inévitable machine du triangle amoureux avec le jeune frère hâbleur, mais la cruauté du film bloque toutes les issues autres que celle du retour à l'équilibre initial.
- 5 Ainsi, à l'opposé du rêve brésilien incarné par le cadet, rêve bavard et surfait comme ce personnage médiocre, *Whisky* expose une réalité sociale uruguayenne pas drôle et fermée : toute ta vie tu feras des chaussettes en allant au foot le dimanche. Le dénouement du film pourrait mettre ce constat en doute puisque Marta ne revient pas à l'usine après ce voyage et laisse son patron faire son thé tout seul. Même si on préfère l'imaginer partie pour ce Brésil fantasmé dont lui a parlé le cadet, rien ne dit cependant qu'elle ne va pas arriver dans les cinq minutes, s'excuser platement et reprendre le travail.
- 6 Comment ce film peut donc être une comédie ? Le plaisir à se moquer de cette monotonie est coupable, mais l'irréprochable précision de l'interprétation est heureusement relayée par l'intelligence du scénario qui prend le temps de nous préciser les raisons du rapport de force entre les deux frères, de nous montrer des instants de relâchement chez Marta et son patron, de bien souligner que ce ne sont pas des bêtes brutes mais des travailleurs assommés par la vie. Et si Marta peut se permettre de disparaître à la fin, c'est bien parce qu'on lui a concédé un petit pactole. Au final, *Whisky* s'avère très efficace à montrer un quotidien répétitif et borné, sans avoir à emprunter les lourds motifs du cinéma social didactique : l'interrogation du spectateur est bien là, il paye ses sourires d'une angoisse en miroir à la sortie de la salle, alors que ceux que l'on a forcé à sourire dans l'écran sont retournés à leur vie métronomique.

Para citar este artículo

Referencia electrónica

Boris Jeanne, « Whisky », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Imágenes en movimiento, 2005, Puesto en línea el 09 février 2005. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index613.html>

Licencia

© Tous droits réservés

Licence portant sur le document : © Tous droits réservés